

Le père en chair et en os : une réflexion psychanalytique

Irène Krymko-Bleton

Volume 26, Number 1, Spring 2001

Paternité et santé mentale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/014510ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/014510ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Krymko-Bleton, I. (2001). Le père en chair et en os : une réflexion psychanalytique. *Santé mentale au Québec*, 26(1), 39–57. <https://doi.org/10.7202/014510ar>

Article abstract

The father: a psychoanalytical reflection

The author briefly presents certain perspectives offered by psychoanalytic theory on the subject of the father's presence near his pre-oedipal child. The points of views discussed (post-Kleinian, D.W. Winnicott, Lacan, F. Dolto) seek to present the specific use to which a baby can put his father's presence. A few short vignettes taken from the author's clinical practice, within the framework of intervention with both child and parent in a drop-in centre, as well as in her private office practice, help illustrate the presentation. The paternal question is situated in the context of present-day social realities and of the crisis of parenthood at the time when the couple is transformed into a family, with the event of the child's birth.



Le père en chair et en os : une réflexion psychanalytique

Irène Krymko-Bleton*

L'auteure présente brièvement certaines perspectives qu'offre la théorie psychanalytique au sujet de la présence du père auprès de son enfant d'âge pré-œdipien. Les points de vue présentés (post-kleinien, D.W. Winnicott, lacanien, F. Dolto) cherchent à rendre compte de l'usage spécifique qu'un bébé peut faire d'un père présent auprès de lui. Quelques brèves vignettes tirées de la pratique clinique de l'auteure dans le cadre d'un accueil enfants-parents et de sa pratique en bureau privé illustrent le propos. La question paternelle est située dans le contexte des réalités sociales actuelles et de la crise de la parentalité au moment de la transformation du couple en famille lors de la naissance de l'enfant.

À quoi sert le père ?

Au Québec depuis déjà quelques décennies, la question du père occupe périodiquement le devant de la scène. Le scénario est assez répétitif : le père dont on parle semble absent, évanescant ou encore incapable de répondre aux attentes des mères et de prendre soin de son enfant de façon adéquate. Que se passe-t-il donc avec les pères québécois ? Pourquoi leur est-il si difficile d'occuper la place qui leur revient auprès de leurs enfants ? Et surtout quelle est cette place ? Autrement dit, à quoi sert le père ?

Pendant les années 80, alors que la psychanalyse était plus en vogue que maintenant dans des milieux d'intervenants psychosociaux, le concept lacanien de fonction paternelle (le père comme tiers dans la relation de l'enfant à la mère) a été assez largement diffusé. Malheureusement, ce concept qui situe le père comme tiers symbolique, a semé sans doute plus de malentendus qu'il n'a apporté de lumière. Depuis, le vocabulaire psychanalytique a été assez largement remplacé par un langage socio-pédagogique (on se propose de soutenir les parents dans leur rôle, de modeler leurs comportements etc.). Il ne semble pas que le changement de vocabulaire ait fait avancer la situation des pères et des familles. Certes, lors des séparations de couples qui surviennent alors que l'enfant est très jeune, la certitude de la cour est moindre quant au

* L'auteure est psychanalyste et professeure à l'Université du Québec à Montréal.

fait que c'est de sa mère seule que l'enfant puisse avoir surtout besoin ; on a plus souvent qu'autrefois recours à la garde partagée où le père a son mot à dire. Depuis que le titre du livre de Guy Corneau¹ a frappé l'imagination des lecteurs et que beaucoup d'hommes québécois ont reconnu leur situation personnelle dans les propos de l'auteur, il est convenu de reconnaître que pour son devenir d'homme la relation personnelle avec son père est importante pour le petit garçon (dans l'assentiment populaire le père semble moins manquer à la petite fille).

Il ne faut pas négliger cette évolution importante. Les séparations de couples qui suivent de près la naissance de leur ou de leurs enfants continuent à un rythme accéléré², les enfants dont les parents sont séparés voient leur père le plus souvent une fin de semaine sur deux et les hommes ne savent pas vraiment ce que cela veut dire pour eux d'être un père (et pas une mère substitut ou un ami ou un copain de leur enfant, comme cela leur est demandé dans la vie courante). Les hommes-pères font donc ce qu'ils peuvent pour trouver un *modus vivendi* dans une société qui cherche ses repères. Tout cela semble indiquer que le passage de l'état de couple à celui de famille est toujours aussi périlleux.

J'ai pris part aux débats sur les problèmes de la paternité au Québec qui faisaient rage dans les années 80. J'ai publié alors quelques articles dans une perspective psychosociale³.

Aujourd'hui, puisqu'on me demande de reprendre le sujet du père à propos de l'enfant très jeune, je vais poursuivre la discussion là où je l'avais laissée. Je me propose de présenter brièvement certaines perspectives qu'offre la théorie psychanalytique au sujet de la présence de l'homme-père auprès de son enfant de moins de 3 ans — âge théorique du début de la période œdipienne.

Qui n'a pas entendu parler du fameux Œdipe ? Le terme est passé dans les savoirs populaires. Dans la théorie psychanalytique il désigne une période de structuration de la personnalité de l'enfant au moment où celui-ci se reconnaît appartenir à un sexe. Dans le langage populaire, il désigne le moment où les parents semblent noter une préférence de leur fille pour son père ou de leur fils pour sa mère.

L'importance de la figure (ou de la fonction) paternelle pendant la période œdipienne a été largement débattue. Par contre la question de l'inscription du père dans le psychisme de l'enfant d'âge préœdipien reste souvent peu élaborée par des psychanalystes eux-mêmes, alors qu'il est admis qu'elle détermine le déroulement de cette phase⁴. Je vais donc dégager quelques idées conductrices sur la fonction du père auprès de l'enfant très jeune, l'enfant d'avant ces trois ans fatidiques. Cela me

semble d'autant plus important que le père de l'enfant de cet âge est souvent laissé aux oubliettes, même par les théories en vogue aujourd'hui comme la théorie de l'attachement.

Les vues que je dégagerai succinctement sont celles qui me sont personnellement utiles pour réfléchir sur ma pratique. En m'appuyant donc sur quelques lectures puisées dans les courants principaux de la psychanalyse d'enfant, je propose une réflexion au sujet de l'usage spécifique que le bébé peut faire d'un père (compagnon de la mère, présent à elle et à l'enfant). Il ne s'agit donc pas d'une revue exhaustive mais d'un survol panoramique. Seront donc discutés deux courants classiques connus surtout par l'importance qu'ils accordent à la relation mère-enfant, une perspective lacanienne puisqu'elle prête souvent à confusion et le point de vue de Françoise Dolto, qui a ouvert la voie en France au travail avec les enfants très jeunes. J'illustrerai mon propos de quelques brèves vignettes tirées de ma pratique clinique avec les enfants.

Dans ma présentation, j'utiliserai aussi peu que possible des termes techniques, bien qu'il me faille situer de façon drastiquement brève le contexte dans lequel s'inscrit la question qui m'intéresse.

La crise de la primiparité

Dans une « Réflexion sur l'importance de la fonction paternelle dans la relation mère-nourrisson » à partir de l'expérience d'un Centre de Protection Maternelle et Infantile, Anik Maufras du Chatellier (1998) aborde cette question d'un point de vue de la psychanalyse groupale, familiale. Elle remarque que certains troubles somatiques du nourrisson, qui apparaissent fréquemment en lien avec la situation du couple parental, sont beaucoup plus fréquents chez des couples « primipares ». Elle observe aussi que lorsque le premier-né est apporté à la consultation de routine, le père est souvent présent, anxieux d'obtenir des conseils et d'être rassuré au sujet du développement de l'enfant par des données quantitatives (prise de poids, etc.). Cette préoccupation diminue lorsque l'enfant atteint l'âge de 4, 5 mois. Selon l'auteure, il faut à peu près ce temps-là pour que la crise la plus aiguë liée au passage de l'état de couple à celui de famille se résolve et que les transformations intérieures de chacun des trois participants (enfant, mère, père) permettent l'apparition d'un espace psychique commun, nouveau, qui se traduit par le sentiment partagé d'être reconnu, compris et de comprendre. À ce moment, les parents commencent à moins avoir besoin de recourir à des données objectives pour être rassurés et la présence concrète, physique, du père à la consultation est moins ressentie comme indispensable. L'auteure conclut que lors de cette crise de « primiparentalité » la présence du père

auprès de la mère et de l'enfant est essentielle et que le développement de l'enfant et du couple sont intrinsèquement solidaires. Lorsque le père n'est pas disponible ou ne peut pas assumer son rôle, le bébé et la mère peuvent avoir besoin d'une intervention psychothérapeutique.

La naissance de l'enfant : du couple à la famille

Actuellement on commence à reconnaître qu'à l'instar de la maternité, dont l'évolution dépend des relations que la nouvelle mère a entretenu avec sa propre mère, la paternité repose sur la relation que le nouveau père a eu avec son propre père. On accepte aussi l'idée que le passage de l'état de couple à l'état de famille ne soit pas toujours facile. Par contre, que ce passage dépende de la résolution par chacun des partenaires du couple, des conflits œdipiens mettant en jeu les relations triangulaires, devenues inconscientes, avec ses deux parents, fait beaucoup moins partie d'un savoir partagé ou accepté.

Si on se place du point de vue psychanalytique, la naissance d'un enfant qui fait passer ses parents de l'état d'enfant (de leurs parents) à l'état des parents (de l'enfant qu'ils ont engendré) pourrait être considérée comme une sorte de test quant à la résolution de leurs conflits œdipiens. L'apparition du bébé réel (et non plus imaginaire) induit une crise qui met à l'épreuve les fondements du couple et, lorsque la crise est résolue favorablement, fait passer ce couple à l'état de la famille. Souvent, il s'agit d'une crise qui signe l'échec du passage des partenaires du couple à cet aspect de la vie adulte.

Cette crise peut être analysée du point de vue de l'individu (ou des individus) : dans cette optique on peut examiner des difficultés des hommes à assumer leur état de paternité en mettant en perspective leurs histoires de vie. Le point de vue collectif offre à cette analyse un contexte plus large. À mon sens cette seconde perspective offre une image d'une société qui, dans un effort d'égalitarisme tend à effacer les différences (de sexes, de l'âge) et favorise alors l'indifférenciation de rôles parentaux. La question paternelle se trouve à la jonction de ces deux perspectives. La question paternelle renvoie justement, du point de vue du développement de l'enfant, au passage entre la vie au sein de la famille à la vie en société. Pour aborder la question paternelle, il me faut donc rappeler comment sont conceptualisés les débuts de la vie psychique dans le cadre général de la théorie psychanalytique.

L'unité psychique bébé-mère

Un bébé sans mère et une mère sans bébé n'existent pas — disait D. W. Winnicott. Du point de vue psychanalytique, toutes orientations

confondues, on est d'habitude d'accord pour avancer que si pour un observateur extérieur il y a deux personnes — la mère et son bébé —, du point de vue du bébé le psychisme de la mère, son corps et ses soins, font partie de lui ; l'odeur de la mère, la façon qu'elle a de le porter, le lait qu'il boit etc., font partie de son expérience immédiate d'existence. Qui plus est, comme ses échanges avec la mère sont, au début, du registre de la communication d'affects on peut dire que le bébé est directement branché sur l'inconscient de la mère.

De son côté, le psychisme de la mère, bien qu'il soit structuré et adulte, englobe celui du bébé grâce à des mécanismes puissants qui lui permettent de partager ses éprouvés. C'est cette sensibilité maternelle que Freud a décrite en parlant de la mère qui peut dormir dans un vacarme, mais se réveiller au moindre vagissement de son bébé, voire même légèrement avant que la faim ne le réveille. C'est aussi ce mécanisme que Winnicott a si largement fait connaître en décrivant une mère moyenne, ordinaire, qu'il a nommé « mère suffisamment bonne ».

Les psychanalystes s'accordent donc pour dire qu'au tout début de son existence le nourrisson n'a pas de possibilités perceptuelles ni conceptuelles pour différencier le moi du non-moi (de se différencier de son environnement immédiat).

Le bébé et la mère ont un chemin à parcourir pour se différencier l'un de l'autre. Le bébé en avançant sur cette voie de la différenciation doit se construire une vie intérieure personnelle plus au moins protégée des intrusions extérieures, tout en gardant une bonne capacité de communication et d'échanges avec le monde qui l'entoure.

Les diverses écoles psychanalytiques s'entendent pour soutenir que le père est appelé à jouer un rôle de première importance dans ce processus de séparation. Il est généralement admis que si l'enfant n'arrive pas à s'extraire psychiquement de l'unité originelle qu'il constitue avec sa mère, son développement psychique — l'avènement d'un soi personnel, du désir propre le propulsant dans la vie, le développement de sa pensée — restent gravement entravés.

Comment donc le bébé recourt-il au père pour avancer dans son devenir ?

À partir de la perspective kleinienne et post-kleinienne

Melanie Klein (1882-1960) a été la première à défendre le point de vue selon lequel l'enfant est doté d'une vie psychique rudimentaire dès sa naissance. Le fait psychique fondamental, le fantasme inconscient, prend sa source dans les pulsions, qui sont des données immédiates de

l'expérience corporelle vécue. Cette expérience, par l'orientation spatiale qu'elle détermine, mène vers la différenciation progressive de l'intérieur et de l'extérieur (la faim qui évoque le vide pousse à se remplir, le mal - par exemple la douleur — pousse à s'en débarrasser vers l'extérieur etc.). Selon Klein, la source des fantasmes est interne mais, dès le début, les fantasmes sont liés aux expériences véritables de réalité objective: la vie psychique la plus précoce s'articule autour de l'expérience fondamentale de l'alimentation. Cette expérience permet à l'enfant d'établir des premières relations de satisfaction et d'insatisfaction avec l'objet nourricier (la mère représentée par son sein ou la nourriture qu'elle donne). Cet objet nourricier est perçu en fonction de l'état interne de l'enfant comme bon ou mauvais.

Durant cette phase précoce de développement (les premiers 6 mois de la vie de l'enfant), la relation qui s'établit entre l'enfant et le monde extérieur est donc celle des objets dits partiels (ils n'ont qu'une valence — positive ou négative: si la valence change, l'objet est perçu comme n'étant plus le même). L'enfant n'a pas conscience que le bon sein nourricier (la bonne mère, la bonne fée de nos contes) et le mauvais sein (par exemple la mère-nourriture ingérée qui fait mal au ventre précédant un rôt, donc la mauvaise mère) sont une seule et même personne. Cette conscience apparaît dans la deuxième moitié de la première année où l'objet bon et mauvais se fondent dans une même personne. Suit la phase dite dépressive, où l'enfant doit d'abord faire le deuil d'un objet entièrement bon (nos fantaisies au sujet de l'instinct maternel infaillible en sont les réminiscences) et élabore les fantaisies réparatrices qui doivent protéger l'objet de ses pulsions cannibaliques destructrices.

Selon Klein, l'enfant entre 6 mois et un an est déjà engagé dans le stade précoce du développement œdipien. Lorsque la relation à la mère devient la relation avec l'objet entier, l'enfant est forcé de reconnaître qu'entre la mère et le père il existe des relations dont il est exclu. Ces relations ne peuvent être fantasmées qu'à travers les expériences et les investissements personnels du bébé. Selon l'étape de son développement (phases orale, anale ou phallique) « la scène originare », c'est-à-dire la relation des parents qui a permis l'incarnation de l'enfant, prend dans ses fantasmes les aspects des actes gratificateurs ou destructeurs oraux, anaux ou génitaux. À la phase orale (la première année de la vie), le fantasme serait celui de l'incorporation orale du pénis par la mère (l'enfant disposant d'une connaissance intuitive de l'anatomie sexuelle sur le mode de l'expérience fournie par la rencontre de la bouche avec le sein ou le biberon).

À partir de sa pratique psychanalytique avec des patients adultes prépsychotiques ou psychotiques, Hanna Segal qui travaille dans la

perspective kleinienne, différencie des situations triangulées œdipiennes, c'est-à-dire basées sur les mécanismes propres de la position dépressive des situations triangulées basées sur les mécanismes encore plus précoces. Elle décrit les patients qui ne peuvent entrer dans la relation avec elle que lorsqu'il leur est possible de mettre dans ce qu'elle appelle « le troisième domaine » (ni constitué par leur psychisme propre ni projetés sur elle) les aspects le plus haineux de la relation transférentielle. Ce troisième domaine ou troisième objet, contenant les aspects rejetés du moi de l'enfant (patient) et de l'objet (du sein, de la psychanalyste dans la relation analytique) serait l'objet du père (le pénis). C'est ainsi que le père (ou, à ce stade, l'objet partiel du père — objet indépendant de la relation et qui a ses propres caractéristiques) — protégerait alors l'enfant et la mère dans l'imagination et dans la réalité contre « un torrent d'identifications projectives réciproques », ce qui joue un rôle important dans l'établissement du droit de la mère d'être séparée. Le père peut aussi être perçu comme apportant de bonnes choses à la mère, choses que l'enfant n'est pas capable d'apporter. Ainsi s'établit très tôt la différenciation entre les générations et les sexes, qui est essentielle au développement (p. 300).

Ainsi, le père servirait d'abord à l'enfant à le dégager, par projection, des aspects les plus angoissants dans ses rapports avec la mère. L'enfant pressentirait d'abord l'existence d'un troisième terme. Ensuite, avec le développement de la position dépressive — la différenciation de la réalité externe et interne, la perception de la mère comme objet total et non plus clivé en bon et mauvais — l'acceptation de la réalité du père et du couple œdipien présiderait au développement du processus de symbolisation et de la pensée.

À ce sujet, Segal se réfère à l'auteur post-kleinien — Wilfrid Bion — qui considère les projections primitives de l'enfant comme ses premiers moyens de communication. Selon Bion, les sensations de l'enfant (faim, soif, etc.) s'expriment par des fantasmes que la mère reçoit et qu'elle modifie tout en soulageant l'inconfort du bébé. En même temps que le bébé reprend ses représentations dont la tonalité est transformée, il intègre aussi les capacités maternelles de contenir et de modifier les projections destructrices ou mauvaises. Le contenu et le contenant psychiques ainsi introjectés deviennent alors disponibles pour qu'un appareil à penser se développe. Comme le souligne Segal, la relation dont traite Bion est essentiellement la relation duelle (mère et enfant). Lorsque cette relation est bonne, elle produit un tiers qui est positif pour les trois. Par contre lorsqu'elle est mauvaise, elle produit un tiers qui est perturbateur. À ce sujet Segal cite Ron Britton qui représente l'espace

œdipien qui se développe par la suite, comme en espace triangulé avec trois sommets : le père, la mère et l'enfant.

[...] il y a une relation entre la mère et l'enfant ; une autre entre le père et l'enfant ; et une autre entre le père et la mère, relation observée par l'enfant. Le tiers, exclu, peut être hostile ou perturbateur, qu'il s'agisse de l'enfant ou d'un des parents, ou du fantasme de l'enfant sur un des parents [...]. Par contre, si le tiers exclu est bienveillant, il forme une partie importante de l'appareil mental car il devient la partie réfléchissante de l'esprit du patient (*dans le cadre de l'analyse*) — et qui peut observer les parents et lui-même avec, à l'intérieur de lui, ses fantasmes à propos des parents. C'est aussi la partie qui peut faire preuve d'une curiosité, bienveillante ou neutre, envers le monde extérieur et le monde interne, ce que Klein appelait l'instinct épistémophilique et Bion, le lien C (la connaissance) (Bayard, 1995, p.304).

Ainsi l'enfant est amené progressivement à renoncer à la relation la plus primitive, la plus satisfaisante entre lui et sa mère (la relation de deux corps dans les rapports du contenu et du contenant) et à reconnaître que les parents sont des être séparés, qui ont une relation dont l'enfant se trouve exclu. La perlaboration du conflit œdipien aboutit par la suite « à la mise en place d'un monde intérieur avec, à son centre, un couple sexuel créatif » (p. 308-309).

Ainsi, en même temps qu'il crée le père (qui est une sorte de tiers intérieur), l'enfant crée son appareil à penser. Si la qualité de l'objet maternel a ici toute son importance ainsi que la réalité de la présence paternelle, en fin de compte elles ne sont pas déterminantes. Ce sont les processus mentaux de l'enfant qui le sont. Conséquemment, ce ne sont pas les qualités de l'objet qui sont étudiées, mais le fonctionnement mental de l'enfant.

La relation d'objet winnicottienne

Winnicott, en opposition à Klein, a insisté sur l'importance de l'environnement, qui par des soins adéquats permet la survie et la croissance psychique du bébé dans les premiers stades de son développement.

L'expression de Winnicott (1896 -1971) qui situe l'enfant et les soins maternels comme un tout indissociable est connue bien au-delà des cercles psychanalytiques. Winnicott insiste sur l'importance de l'expérience corporelle de l'enfant d'être tenu (contenu) par la mère pour ne pas éprouver l'angoisse innommable de la désintégration. Il fait l'hypothèse que la mère (la personne maternante) commence à exister pour l'enfant comme son objet partiel ou un conglomerat d'objets partiels

(selon la nature des besoins qu'il éprouve). Avant qu'elle puisse être progressivement perçue comme indépendante de l'enfant et que celui-ci puisse éprouver le sentiment de dépendance, son moi doit être suffisamment unifié, l'enfant doit avoir acquis une certaine confiance de base en ses capacités propres de se satisfaire (il doit avoir développé une certaine capacité d'imaginer, de se représenter la satisfaction attendue). Winnicott accorde une extrême importance à ce qu'il appelle « la présentation des objets » par la mère à son bébé, de façon à créer chez le bébé l'illusion que l'objet qu'il trouve (par exemple le sein maternel alors qu'il a faim) est créé par lui. Cette première phase d'illusion omnipotente permet au bébé d'établir des bases d'une confiance en ses possibilités personnelles. Au bout de quelques semaines, le bébé pourra expérimenter une progressive désillusion et pourra supporter les premières expériences de dépendance par rapport à un environnement qui se différencie de lui même. L'objet trouvé-créé pourra être attendu-halluciné (imaginé) au fur et à mesure que des représentations (la pensée) se développent. La parole, selon Winnicott, vient ensuite.

Ce pédiatre-psychanalyste, dont le nom est lié à la notion du maternage « suffisamment bon » pour la santé psychique de l'enfant — a posé de façon la plus claire la question qui est aujourd'hui la mienne :

[...] que trouve-t-on dans la présence réelle du père, et dans son rôle quand on considère la relation vécue par lui et l'enfant, et par l'enfant et lui ? Qu'est-ce que cela change pour le bébé ? Car cela fait une différence que le père soit là ou pas, soit capable ou non de construire une relation, soit sain ou soit fou, soit une personne libre ou rigide. Ça a son importance si le père meurt, et aussi le moment de la vie du bébé où précisément il meurt, et il faut également prendre en considération bien des choses qui ont affaire avec l'image du père et son destin dans la réalité intérieure de la mère (2000, p. 258).

Le nourrisson — répond Winnicott à la question qu'il pose — est poussé vers l'intégration non seulement par l'action du moi de la mère, mais aussi par sa propre tendance héréditaire. Contrairement à la mère, le père (lorsqu'il est présent et non en tant que substitut maternel) est intégré en tant qu'un tout dans l'organisation naissante du moi du bébé et dans sa conceptualisation mentale. Il peut être rapidement éprouvé comme une totalité distincte et peut alors être utilisé par l'enfant « comme calque pour sa propre intégration » (2000, p. 258).

Le père peut donc être pour l'enfant « le premier aperçu de ce qu'est une personne intégrée ou totale » (idem, p. 258). Ainsi, il soutient l'activité agglomérante du moi. C'est seulement plus tard qu'il serait doté d'un objet partiel important (le pénis).

Dans les phases ultérieures du développement, le père soutient la cohésion du moi de l'enfant et peut le protéger dans des moments où il est menacé de désintégration : soit que la mère ne puisse pas jouer son rôle protecteur, soit encore qu'elle induise cette angoisse.

Vignette clinique : l'appel au père⁵

Lorsque nous avons connu la famille du petit R., elle n'était pas encore bien intégrée au Québec. À la mère manquait la présence de sa propre mère et la relation avec d'autres femmes qu'elle avait connues dans son pays d'origine. Elle regrettait aussi la vie insouciant de couple sans enfants qui était alors la sienne et son travail. Son fils de deux ans et demi ne parlait qu'une sorte de jargon incompréhensible même pour sa mère, ne supportait pas la présence d'autres enfants et faisait des crises pendant lesquelles on avait l'impression que son enveloppe corporelle allait éclater. Sa mère réprimait physiquement et brusquement tout comportement qui lui semblait mener vers une crise et quittait immédiatement la Maison buissonnière. C'est le père qui les avait amenés à cet endroit où les enfants d'âge préœdipien se préparent en présence de leurs parents, à la vie sociale, extra-familiale.

Cette première visite, en présence du père, devait se passer sans anicroche. Le père jouait avec R., sa femme parlait avec les autres mères présentes. L'enfant a pris du plaisir et accepté de revenir. Mais comme le père ne l'accompagnait plus dans les visites subséquentes, bien que l'endroit ait été marqué par sa présence lors de la première visite, R. trouvait souvent la tension difficile à supporter. Un jour, ce devait en être trop pour lui ; il ne voulait ni faire de crise ni partir. Il s'est posté alors devant une fenêtre ouverte et avec désespoir s'est mis à appeler son père. Ces cris lancés vers l'extérieur, vers la ville où quelque part son père travaillait, ont fait rire sa mère : elle ne voyait pas en quoi les hommes en général, et son mari en particulier, pouvaient être utiles en quoi que ce soit. La dépréciation dont le père était l'objet aux yeux de sa femme, ne l'a quand même pas empêché de servir à son fils de premier rempart contre la psychose qui guettait son fils. Il avait réussi aussi à nous amener sa femme et son enfant pour que nous fassions avec l'enfant un autre bout de chemin. Entre lui, qui tenait bon, notre accueil et, finalement, le voyage réparateur (voyage qui a permis à la mère de reprendre le fil qu'elle sentait rompu avec sa famille d'origine et à l'enfant de retrouver les grand-pères et des cousins), la psychose a été évitée ; l'enfant est devenu bilingue et il a pu affronter avec succès l'entrée à l'école.

Ce n'était pas le cas de Y., 4 ans, dont le père avait disparu dans la nature en laissant la mère, la tante et la grand-mère se débrouiller avec

ce grand garçon costaud. Y. attendait son père tous les jours, le cherchait dans la rue prêt à suivre tout homme dont l'allure ou le métier rappelaient ceux de son père. Lui aussi explosait dans une excitation difficilement contrôlable ; il s'opposait, s'agitait, faisait des choses dangereuses. Nous n'avons pas pu l'aider à symboliser suffisamment sa perte, l'accompagner dans le deuil de ce père qui l'avait abandonné — la mère a déménagé et il ne pouvait plus venir nous voir seul, de son propre chef en s'enfuyant de la maison toute proche. Cet enfant d'une grande intelligence tenait à venir chez nous parce qu'il se savait écouté, mais aussi parce qu'il y trouvait un cadre qui lui permettait de se contenir. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu ou ce qu'il deviendra, mais on pourrait penser que c'est la délinquance qui l'attend.

Dans ses écrits le plus connus sur des tendances antisociales, Winnicott soutient la thèse selon laquelle la tendance à la destruction est une protestation de l'enfant qui, ayant connu pendant sa première enfance un objet maternel bon, l'a perdu et le cherche. Questionné au sujet de la délinquance dans laquelle il n'y a pas cette recherche de bon objet perdu, Winnicott a rajouté qu'en fait il y a deux sortes de déprivation. La seconde n'a pas à voir avec la perte de l'objet maternel, mais avec la perte de l'objet paternel. La perte du « père paternel et non le-père-qui-remplace-la-mère » (p. 25) est celle d'un cadre et du contrôle nécessaires. Lorsque ceux-là vont être trouvés (dans une relation ultérieure, dans une institution) ils vont être éprouvés et leur solidité testée à la mesure de la perte ou de la déprivation subie.

À partir de la perspective lacanienne

Le concept lacanien du Nom du père et le concept de fonction paternelle renvoient à la théorie du désir et du sujet qui n'est pas bien connue dans son ensemble. Je me rappelle de débats houleux qui se sont déroulés à l'hôpital Sainte Justine il y a une vingtaine d'années lorsque, avec le Dr. André Masse, nous n'étions pas enclins à admettre que la fonction paternelle résidait dans tout élément s'introduisant entre l'enfant et la mère (par exemple d'autres intérêts dans sa vie, un travail ou des copains). Nous tentions de replacer la « fonction paternelle » ou le « Nom du père » dans le contexte du conflit œdipien de la mère. De plus, nous soulignions l'importance à nos yeux, que cette fonction paternelle s'incarne pour l'enfant dans un corps d'homme. Il se peut qu'à l'époque nous n'avions pas été assez clairs dans nos explications ou un peu trop en avance sur notre temps.

Dans un livre récent, M. C. Laznik-Penot qui travaille dans une perspective lacanienne avec des enfants reprend la question qui était

alors la nôtre. Elle rappelle d'abord de façon très claire les trois temps où intervient la fonction paternelle. Le premier temps concerne la mère. Durant ce temps, il faut que la fonction paternelle soit reconnue au moins dans les représentations de la mère (pour que le père « puisse la priver de son enfant »). Le développement œdipien de la mère doit donc lui permettre de soutenir la séparation psychique de l'enfant en introduisant le père comme ordonnant son désir à elle. L'auteur remarque en passant que lorsque ce premier registre de la fonction paternelle ne peut pas jouer son rôle, l'enfant tente de se dégager de la symbiose dans laquelle il reste enfermé par les moyens dont il dispose. Ainsi, la morsure peut servir alors à soutenir l'élaboration imaginaire de ce premier arrachement (« imagineriser cette entame » dans le tout indistinct de la mère et de l'enfant).

Le deuxième temps concerne l'enfant qui cherche à percevoir le désir de sa mère (pour le combler). La parole qui doit lui être alors adressée doit l'introduire à la Loi (sociale). Cette parole supporte l'interdiction de la fusion avec la mère. La Loi peut, encore là, être médiatisée par la mère qui peut ainsi, elle-même, introduire l'enfant à l'éprouvé existentiel du manque. En perdant l'unité d'avec la mère subissant donc une perte de ce qu'il considérerait comme faisant partie de soi, l'enfant est libéré (par la mère) pour advenir à son propre désir. Il est prêt à se constituer comme sujet et à aborder la phase œdipienne. Cette « fonction paternelle » séparatrice jouant le tiers entre l'enfant et la mère est donc essentielle pour éviter un développement psychotique de l'individu.

Le troisième temps, dit phallique, permet l'identification au père en tant qu'idéal du moi. C'est à propos de cette troisième phase, somme toute assez tardive, que Laznic-Penot insiste sur l'importance à ce que l'enfant rencontre le désir du père.

La question se pose s'il y a dans la réalité un père potent, capable de satisfaire la mère, car c'est à cette instance paternelle que l'enfant va pouvoir s'identifier en tant qu'idéal du moi (p. 124).

La question (qui constitue sans doute aussi une réponse) est celle-ci :

Est-ce que l'interdit, pour pouvoir opérer, ne doit pas véhiculer quelque chose du désir de celui qui le supporte ? Mais alors par quel moyen l'enfant y aurait-il accès, sinon par la voix même qui véhicule cet interdit ? (p. 125).

Françoise Dolto : image inconsciente du corps

La conception de Françoise Dolto (1908-1988) s'inscrit dans le courant de pensée qui lie l'accession de l'individu au statut de sujet à l'avènement de son désir propre. À partir de son expérience de travail avec les enfants, elle a développé le concept sur lequel s'est appuyée par la suite toute sa pratique — celui de l'image inconsciente du corps, très peu connu au Québec.

L'image inconsciente du corps (à ne pas confondre avec le schéma corporel) est en fait consciente durant les premières phases du développement de l'individu et devient inconsciente au fur et à mesure de l'action du refoulement lié à l'évolution œdipienne.

Au début de sa vie, l'enfant ne différencie pas les éprouvés sensoriels provenant de son environnement (comme l'odeur de la mère, les soins qu'il reçoit) de ceux qui proviennent de son propre corps. Incluant donc son environnement dans son expérience d'être, il se sent complet. C'est son fonctionnement oral ingestif (dirigé vers l'intérieur) et anal expulsif (dirigé vers l'extérieur) qui initie le processus de séparation du nouveau-né d'avec ce tout originare. C'est donc son propre fonctionnement qui morcèle l'unité première et qui le pousse à se différencier du monde qui l'entoure. Des correspondants psychiques (des représentations) de ce fonctionnement physique morcelant forment le mode psychique des relations impliquant des objets partiels. La différence avec la théorie de Mélanie Klein se situe dans la compréhension de la nature de l'objet partiel. Ici, il est situé dans une référence au désir du sujet. La relation d'objet partiel en est une de corps à corps, la mère satisfaisant des besoins biologiques de l'enfant. Le besoin doit être satisfait par un objet adéquat (la faim doit être apaisée par un apport de la nourriture). Le désir est lié aux souvenirs de satisfactions dans le contexte de la relation fantasmatique, imaginaire entre l'enfant et son environnement ; il peut être satisfait par une multitude d'objets substitutifs. La satisfaction des besoins de l'enfant ne signifie pas que son désir est reconnu. La relation désirante est une relation psychique ; elle est de nature langagière et elle sous-entend la séparation des psychismes (l'autre est différent).

Bien que tout enfant naissant soit déjà un sujet potentiel (le sujet est déjà là) pour qu'il puisse advenir à la position de sujet de son propre désir, il doit se libérer progressivement (et être libéré) des soins corporels qui ne lui sont plus nécessaires. La relation désirante qui remplace alors au fur et à mesure celle qui était basée sur la satisfaction des besoins corporels⁶ le propulse sur le chemin des accomplissements personnels tout en constituant une source des conflits (internes et avec l'extérieur) qui doivent trouver des solutions acceptables et qui façonnent la

personnalité. Il est bien entendu que ce sont des adultes qui devraient être en mesure de reconnaître l'enfant comme sujet de son désir, bien avant que l'enfant puisse le faire pour lui-même ou pour les autres. La parole, qui s'introduit entre l'adulte tuteur et l'enfant a une fonction séparatrice et médiatrice. La relation langagière remplace progressivement la relation de corps à corps.

Pour son enfant de moins de 3 ans, dit Dolto, la mère n'est encore que l'objet total, qui

se représente parfois comme bicéphale, papa-maman, maman-papa, auquel l'enfant s'identifie sans savoir encore qu'il n'est que d'un seul sexe, à l'instar d'un seul de ces deux adultes. [...]

À cette période si la mère

ne considère que les besoins de son enfant et elle lui laisse jouer le rôle d'un corps qui fonctionne, mais non s'assumer comme sujet de ses initiatives ; et, en dehors de besoins, supposés et réels, et des soins à son corps, elle ne lui parle pas [...] un sujet peut être avide de donner jouissance à sa mère, en se valorisant, à force de se morceler lui-même. S'il a valeur, c'est qu'il est un petit morceau de nourriture, soit de caca, et la mère devient imaginairement pour l'enfant une bouche morcelante par laquelle il a besoin d'être constamment embrassé (mime de manger) ou regardé (mangé des yeux) ou écouté, ou encore porté [...] L'enfant subit un désir réellement pervers et qui, de ce petit garçon ou de cette petite fille, fait un objet de possession érotique de sa mère (p. 274).

Pour expliquer comment les séparations des corps propulsent le bébé dans la voie de l'épanouissement personnel, Dolto introduit le concept de « castrations symboliques » (en fait des interdits successifs du fonctionnement régressif et parasitaire ne correspondant plus au développement neurologique et aux possibilités actuelles de l'enfant). Chaque castration (privation du sein — « pas manger maman »— ; privation du droit de détruire avec les mains, alors que la marche et la préhension se développent, etc.) introduit l'enfant à une éthique d'être : interdit du cannibalisme, interdit de la destruction (tuer)... En posant de tels interdits, les parents attribuent à l'enfant la qualité de sujet humain ; ils l'aident à se positionner comme sujet de son énoncé. Dans le cas contraire, quand les parents comblent leur manque à être en comblant le bébé, l'enfant peut se trouver enfermé autant dans l'espace psychique (le désir) de sa mère que dans celui de son père (et dans le cas des enfants psychotiques, dans la collusion des désirs du couple parental). Dolto trouve que s'il est plus souvent question du désir de la mère, c'est simplement parce que c'est elle qui reste plus souvent à la maison pour s'occuper de l'enfant. Autant le père que la mère peuvent tenter de combler leur manque à être, grâce et par l'enfant devenu alors leur objet partiel.

Parfois entre les mots qui interdisent et le désir que l'adulte méconnaît comme sien propre, peuvent se creuser des abîmes infranchissables et l'enfant reste prisonnier dans une relation de jouissance dévorante.

Vignette 2 : Le fils pris dans le désir du père

Le papa de C. méconnaît complètement sa propre violence. Il veut être une bonne personne. Il est déconcerté par les réactions de son fils de deux ans : comment un enfant peut-il être si différent de son père ? se demande-t-il. On lui aurait dit qu'enfant, il était très docile, un vrai petit ange, adoré par tout le monde. Lui-même n'a gardé pratiquement aucun souvenir de son enfance. Et voilà que son fils ne l'écoute pas, s'oppose à lui, n'accepte pas d'utiliser les objets conformément à ce pour quoi ils ont été conçus. Le père est certain que son fils est méchant et va devenir un danger public. Lorsque C. essaie d'entrer en contact avec un autre enfant, le père prévoit que son fils va lui faire mal, intervient immédiatement et prévient qui veut bien l'entendre que C. deviendra, qu'il est déjà, dangereux. Pour contrôler son enfant, il utilise surtout le contact corporel. Lorsqu'il lui parle, il use d'antiphrases : ce qu'il considère être de l'ironie. S'il ne veut pas que l'enfant prenne des objets dans la bouche, il l'invite justement à le faire ; s'il défend quelque chose, la phrase suivante invite l'enfant à annuler l'interdiction. Le ton de la voix paternelle est toujours plein de dépit. Si malgré tout, l'enfant reste calme et que les choses se passent bien pour lui, son père semble trouver le temps long, somnole, son humeur change. Et pour ne pas se laisser atteindre par la dépression qui le guette, d'un coup il s'empare de l'enfant, le provoque, l'excite. La main du père, la même avec laquelle il lui arrive de serrer très fort le bras de C. pour le ramener à l'ordre, devient « une grosse bibitte » qui menace de le manger. C. adore ce jeu qui lui fait peur et le fait rire, mais il dessine aussi ce qu'il appelle « des bouches » et il lui arrive de mordre d'autres enfants. Alors le monde entier autour de lui devient « méchant ». Ce petit garçon intelligent et communicatif, pourra-t-il s'arracher au destin qui ferait la jouissance de son père qui se donne tant de mal pour introduire la Loi dans la vie de son enfant et qui déploie dans le même souffle tant d'efforts pour le rendre fou ?

Lorsque les choses se passent bien, vers 3 ans l'enfant aborde la phase œdipienne, qui doit lui permettre de reconnaître et d'accepter non seulement qu'il est un individu séparé de ses parents, mais qu'il ne peut être que d'un seul sexe. L'expérience quotidienne, concrète, de vie avec une mère et un père attentifs, présents à l'enfant (le garçon comme la fille) mais vivant leur vie d'adultes, supporte la parole qui lui est adressée et rend plus facile son cheminement.

Dolto considère que ce cheminement est néanmoins possible quelles que soient les circonstances de la vie de l'enfant, pourvu qu'aux soins essentiels dont il a besoin, s'ajoute une relation langagière qui le situe comme sujet de son désir dans l'entrecroisement de ses deux lignes parentales.

En guise de conclusion

Lorsque dans la société actuelle des voix se lèvent pour réclamer que les pères des enfants petits « mettent la main à la pâte », qu'ils s'occupent, en fait c'est à la fonction maternelle que les hommes sont conviés. C'est du « père-qui-remplace-la-mère » qu'il s'agit.

On a tendance, encore aujourd'hui, de ne considérer l'enfant que comme le résultat des soins qu'on lui procure et des méthodes éducatives qu'on applique pour l'élever. Actuellement, dans le domaine de la psychologie, lorsqu'il est question de nourrissons ou d'enfants de moins de 3 ans, c'est toujours de l'attachement à la mère qu'on se préoccupe.

Les différents courants de la théorie psychanalytique cherchent à rendre compte de l'usage spécifique qu'un bébé peut faire d'un père présent auprès de lui. Il est aussi entendu qu'à cet âge cette relation peut être porteuse des mêmes pièges que la relation à la mère. Ces courants ne présentent pas le développement du bébé de façon uniforme ni unanime, mais ils posent tous que les bébés, activement, recourent à la possibilité qui leur est offerte d'user de leur père.

Le travail clinique avec des psychotiques a permis de développer le concept de père comme tiers ; celui avec des enfants délinquants a souligné la fonction du père comme donnant un cadre.

Ces deux fonctions spécifiques sont mises à mal dans la société qui est la nôtre. On peut dès lors risquer une question : les plaies qui la grugent — les échecs des garçons à l'école, la médication massive des enfants dits hyperactifs, mais surtout le très haut pourcentage de suicides d'adolescents ou le taux préoccupant de problèmes psychiatriques que la société québécoise enregistre — ne sont-ils pas en relation directe avec la situation dans laquelle sont piégés les pères ?

Notes

1. Voir la bibliographie à la fin de l'article
2. Au point qu'une petite fille de sept ans, dont les parents ont divorcé alors qu'elle avait deux ans, pouvait se dire rassurée sinon consolée par la constatation qu'elle a fait lorsqu'elle est allée à l'école. Sa situation familiale la plaçait dans la majorité des enfants de sa classe ; elle pouvait donc

éprouver un lien de solidarité avec les autres enfants. Elle pouvait aussi considérer l'état de sa famille comme normal, malgré la peine qu'elle continuait à éprouver et malgré les regrets qu'elle exprimait envers l'état déplorable de la société des adultes.

3. Voir la bibliographie à la fin du chapitre.
4. La résolution du conflit œdipien permet à l'enfant de se situer comme garçon ou fille, relié à sa famille par des liens de parenté qui lui donnent une place dans sa génération et à la croisée des lignées maternelle et paternelle. Ainsi, l'enfant se situe par rapport à sa mère et à son père et devient alors capable de se séparer suffisamment de son milieu familial pour aborder avec intérêt la vie en société. La référence au père est alors cruciale.
5. Les vignettes cliniques sont tirées de la pratique qui se déroule à La Maison buissonnière (Montréal) où les enfants d'âge préœdipien accompagnés d'un adulte qui leur est proche, peuvent se préparer à la vie sociale, extra-familiale. Elle se définit comme un lieu de prévention primaire et peut être décrite comme une sorte de « jardin couvert » où l'accueil est assuré par des cliniciens analysés, sensibles au langage d'avant la parole des très jeunes enfants. Dans un contexte qui n'est ni médical ni d'assistance sociale, ces cliniciens offrent un accompagnement aux enfants et aux parents dans une période particulièrement sensible de leur relation. La Maison buissonnière, par sa pratique, emboîte le pas à la Maison Verte inaugurée il y a 20 ans par F. Dolto à Paris et aux autres lieux d'accueil qui se développèrent dans son sillage.
6. Le besoin doit être satisfait. Il s'agit d'une nécessité vitale. L'objet qui peut le satisfaire est spécifique. Le désir est lié à la relation langagière. Il peut être satisfait par une quantité d'objets. Il n'est pas toujours nécessaire de le satisfaire, mais il peut être parlé. Le concept de désir est lié à celui de sujet.

Références

- BLETON, I., 1987, La peur du père, in collectif *Un amour de père*, éd. St-Martin, Montréal, 121-135.
- BLETON, I., 1987, Prenatal problems of future fathers, in Fedor-Freybergh, P., Vanessa Vogel, M. L. eds., *Encounter with the Unborn : Prenatal and Perinatal Psychology and Medicine*, Parthenon Press, England, p. 123-128
- BLETON, I., 1989, L'éternel absent : les pères à l'ancienne et les nouveaux pères au Québec, *Dialogues — recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille*, n° thématique « Cherche père désespérément : nouvelles conceptions, nouveaux pères ? » n° 104, éd. A.F.C.C.C., Paris, 85-93.

- CORNEAU, G., 1989, *Père manquant, fils manqués. Que sont les hommes devenus ?* Éd. de l'homme.
- DOLTO, F., 1984, *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil.
- KRYMKO-BLETON, I., 1990, Le père écarté : la plainte du père absent dans la famille et la société québécoise, in collectif *La famille : l'individu plus un. Approche psychanalytique et approche systémique* (sous la dir. de C. Brodeur, R. Pelsser et G. Tarrab), éd. Vermette inc., Boucherville, 227-255.
- KRYMKO-BLETON, I., 1985, La malprise des pères, *Santé mentale au Québec*, X, 1, 15 - 19.
- Krymko-Bleton, I., 1990, Le père confus, *Prisme*, 1, 1. pp. 46 - 53.
- LAZNIK-PENOT, M.-C., 1995, *Vers la parole. Trois enfants autistes en psychanalyse*, Denoël, L'espace analytique.
- Maufras du Chatellier, A., 1998, Réflexion sur l'importance de la fonction paternelle dans la relation mère-nourrisson, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Les psychothérapies psychanalytiques, 22, Éd. Bayard, 151-169.
- SEGAL, H., 1995, Le complexe d'Édipe aujourd'hui, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, Les psychothérapies psychanalytiques, 22., Éd. Bayard, 297-310.
- WINNICOTT, D.W., 2000, *Objets de l'usage d'un objet* in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, nrf, Gallimard, 231-263.
- WINNICOTT, D.W., 2000, Sur D. W. W. par D. W. W., in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, nrf, Gallimard, 17-29.

ABSTRACT

The father: a psychoanalytical reflection

The author briefly presents certain perspectives offered by psychoanalytic theory on the subject of the father's presence near his pre-oedipal child. The points of views discussed (post-Kleinian, D.W. Winnicott, Lacan, F. Dolto) seek to present the specific use to which a baby can put his father's presence. A few short vignettes taken from the author's clinical practice, within the framework of intervention with both child and parent in a drop-in centre, as well as in her private office practice, help illustrate the presentation. The paternal question is situated in the context of present-day social realities and of the crisis of parenthood at the time when the couple is transformed into a family, with the event of the child's birth.

RESUMEN

El padre en carne y hueso: una reflexión sicoanalítica

El autor presenta brevemente ciertas perspectivas que ofrece la teoría sicoanalítica sobre el tema de la presencia del padre al lado de su hijo de edad pre-edípico. Los puntos de vista presentados (post-Klein, D.W. Winnicotte, Lacan, F. Dolto) buscan a dar cuenta del uso específico que un niño puede hacer de un padre presente a su lado. Algunas viñetas breves sacadas de la práctica clínica de la autora dentro un cuadro de acogida niños-padres y de su práctica privada ilustran el propósito. La cuestión paternal está ubicada en el contexto de las realidades sociales actuales y de la crisis de la parentalidad al momento de la transformación de la pareja en familia desde el nacimiento del hijo.